LIBRARY OF CONGRESS.

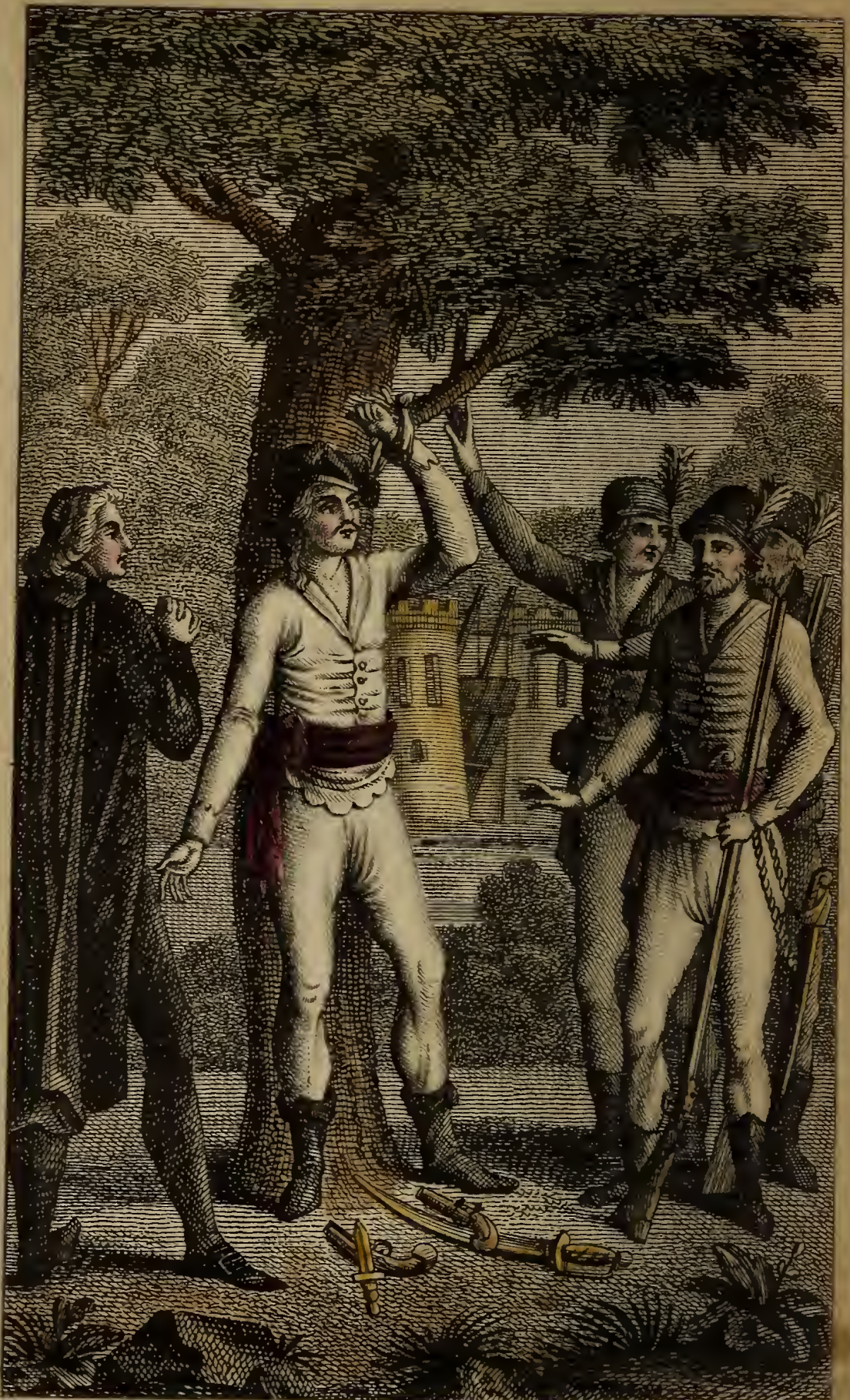
Chap. PQ 2257
Shelf G45 R7
1803

UNITED STATES OF AMERICA.

ROBERT,

DE

MOLDAR.



Voyons qui le premier mettra la main sur son Capitaine sans Armes

ROBERT

DE

MOLDAR,

CHEF DE BRIGANDS,

OU

LE MYSTÈRE D'INIQUITÉ.

PAR J. A. GARDY.

A PARIS,

Chez TRAINETELLE, boulevard du Temple, n°. 24, au coin de la rue Xaintonge.

AN XI. — 1803.

LIBRAIRIE DES ARTS ET MÉTIERS

PQ2257
.G4SR7
1803

ROBERT

DE

MOLDAR,

CHEF DE BRIGANDS,

OU

LE MYSTÈRE D'INIQUITÉ.

LE comté de Moldar en Franconie gémissoit depuis longtems sous l'oppression tyrannique du jeune Maurice qui succédoit en qualité de prince au comte de Moldar son père. Cette

province supportoit patiemment toutes les calamités de la féodalité et plioit sans se plaindre sous le joug que Maurice leur imposoit, quand un évènement heureux vint les affranchir pour jamais du plus affreux despotisme et les délivrer de leur tyran.

Maurice, jeune et dans la fougue des passions, ne voyait qu'avec dédain, ces honneurs qui nous sont rendus par respect pour nos ancêtres, et non pour nous-mêmes. Jouissant à juste titre de la mauvaise réputation qu'il s'étoit acquis par ses atrocités et ses insidieux conseils envers le comte son père, il voulut s'assurer si la crainte inspireroit à ses vassaux ce que leur cœur ne pouvait

leur dicter. Jaloux de posséder le rang suprême qui l'attendoit après la mort du comte, et redoutant les droits d'aînesse de son frère Robert, Maurice profita des écarts de la jeunesse de ce dernier; il saisit avec impétuosité ses moindres défauts, ses actions les moins honorables, sa passion pour le jeu, pour le noircir auprès de son père et lui fermer à jamais son cœur. Parvenu au but de ses désirs, l'indigne Maurice voulut mieux jouir impunément du fruit de son premier crime et tâcha d'en consommer un second; il ne tarda pas à y parvenir, car le vieux Moldar déjà accablé par l'âge et sur le déclin de ses jours, vint à tomber malade, et le fils dénaturé, saisis-

sant l'occasion d'une léthargie dans laquelle se trouvoit le comte, le fit transporter dans un lieu que tout le monde ignoroit et fit publier la mort de son père dans tous ses états. Les seigneurs ses voisins ajoutèrent foi à cette imposture et plusieurs d'entr'eux se rendirent au château du prétendu défunt et vinrent assister aux funérailles qui s'y firent avec tous les honneurs qu'auraient exigé les mânes du respectable et bienfaisant comte de Moldar.

Maurice au comble de la satisfaction envisageoit avec joie l'avenir. Robert banni, déshérité par son crédule père, l'affranchissoit des seuls obstacles qu'il redoutoit ; maintenant, se disoit-il, qu'oseroit oppo-

ser à ma puissance mon faible frère lorsqu'il se trouve abandonné de la nature entière. Que lui reste-t-il ? l'opprobre, la misère et le plus vil déshonneur ; mais je dois rendre complet mon bonheur en m'assurant le cœur de sa Cœlénie, trop long-tems elle a résisté à mon amour et m'a rendu malheureux. Le terme est expiré où elle doit se rendre à mes vœux, et augmenter s'il se peut, par ce moyen, ma félicité.

Ainsi raisonnoit le présomptueux Maurice ; mais Cœlénie était bien loin de partager son amour ; ce qu'elle ressentoit pour lui n'étoit que de la haine qui s'étoit accrue avec la sienne pour son frère. Cette der-

nière, nièce du comte de Moldar, habitoit le château de son oncle trois mois avant le bannissement de Robert son bien-aimé; c'était-là que leur liaison s'étoit formée, c'est dans les bosquets délicieux qu'ils s'étoient jurés tant de fois un amour mutuel, et de se le conserver jusques à la mort. Aucune puissance sur la terre n'auroit rendu Cœlénie parjure, elle gardoit à Robert une foi qu'elle lui avait toujours conservée et que rien au monde ne pouvait altérer; elle regrettoit seulement de n'avoir pu fermer la paupière à son oncle, et de recevoir à ses derniers instans le pardon de son bien-aimé; mais le chagrin qu'occasionnoient ses regrets dans son ame sensible, étoit

remplacé par l'illusion qu'elle se faisoit de voir un jour Robert rentrer dans tous ses biens et venir jouir à-la-fois des biens de la fortune et de l'amour.

Bercée par ce flatteur espoir et plongée dans une profonde rêverie qu'il nécessitoit en elle, Cœlénie un certain jour, s'étoit un peu éloignée du château ; elle avoit tourné ses pas vers cette rivière majestueuse qui portant ses ondes argentées par-toute la Misnie, vient ensuite rendre à la mer le juste tribut que tous les fleuves réunis semblent lui devoir, auprès de l'Elbe enfin ; lorsque Maurice parût et l'aborda. Daignerez vous belle Cœlénie lui dit-il, vous rendre à mes vœux, et pouvez-vous ba-

lancer sur le parti qu'il vous reste à prendre quand tout espoir de revoir Robert est perdu pour vous. Cœlénie le fixa amèrement et sembla lui vouloir faire remarquer qu'elle n'ajoutoit point foi à cette prédiction, que vous importe lui dit-elle que je le revoie ou non puisque j'ai fait le serment de n'être à d'autres qu'à lui, malgré la séduction que vous avez employée à mon égard, que vous avez voulu faire passer pour l'excès de votre tendresse; je ne puis vous accorder ce que vous me demandez, quoi, je m'unirois à celui qui n'a consulté qu'un vain orgueil et son ambition pour dépouiller un frère d'un héritage si légitime, cruel, vous l'avez surpris à la crédulité de votre père et

héritage qui ne vous étoit pas dû ; ah ! jouissez-en en paix si la paix peut entrer dans votre âme mais respectez celle que ce même père lui avoit destiné, et cessez de m'outrager en m'offrant une fortune grossie par ses dépouilles.

Madame, lui dit Maurice avec un calme apprêté, je vois que les intentions les plus pures, l'amour le plus délicat ne pourront rien sur vous, tant que cet amant que vous chérissez existera dans votre imagination avec les belles qualités que vous lui supposez; mais quand vous saurez sa position, quand vous saurez à quel point il s'est dégradé, avili ! peut être alors, vous ouvrirez les yeux et cet amant, dis-je, dont l'idée occupe au-

jourd'hui la première place dans votre cœur ne me sera plus un obstacle auprès de vous lorsqu'il paraîtra à vos yeux tel qu'il est, lorsque vous apprendrez de quels excès il vient de se rendre coupable.

Ah ! de grace, monsieur, cessez ce discours insultant qui ne diminnera point mon amour pour votre frère, les cruelles expériences de vos calomnies mal fondées m'ont appris à m'en défier. Dans le tems où je n'étois point prémunie contr'elle, j'ai pû un instant en être la victime ; mon cœur étoit déchiré quoiqu'il se refusât à les croire, maintenant que j'ai appris la fausseté de ce que vous m'annonciez au sujet de Robert ce seroit un outrage de plus pour lui si je les

écoutois plus long-tems, laissez-moi seule, votre présence m'affligera toujours sans me faire changer de résolution.

Il faut donc vous donner des preuves évidentes de l'authenticité de ce que je vous dis, j'aurois voulu madame, épargner à votre sensible cœur le coup que je vais lui porter, si vous en ressentez grièvement les peines; je n'aurai rien à me reprocher puisque c'est vous-même qui me forcez à cette dernière extrémité, j'ai entre les mains de quoi vous confondre.... en ce momen Maurice voyant Cœlénie agitée impérieusement par les soupçons que son discours lui faisoit éprouver, ne voulût point différer l'instant

qu'il croyoit lui être favorable pour la désabuser, il tira de sa ceinture une lettre décachetée et la faisant remarquer avec une feinte tristesse à Cœléuie, connoissez-vous ce sceau, lui dit-il, cette lettre que cette fois j'espère, vous ne m'accuserez pas d'avoir supposée va vous tirer d'erreur, elle arrive de Lubeck, c'est Folsbourk, le correspondant que j'ai dans cette ville qui me l'écrit, voici ce qu'il me marque et les renseignemens qu'il me donne sur le malheureux Robert.

Monsieur,

Suivant vos ordres, je m'étois attaché aux pas de votre frère, j'ai épié sa conduite afin de vous en rendre un compte exact et fidelle,

jaloux de mériter la confiance dont vous m'avez honoré, je ne négligeai rien pour vous satisfaire, la charge que vous m'aviez imposée étoit trop belle et trop à votre gloire et à la mienne pour que je l'aie négligée, vous vouliez, disiez-vous, vous assurer si votre frère revenu de ses égaremens rentreroit dans le sentier de la vertu, si, rendu à mes sages conseils il les prendroit pour guides, qu'alors charmé de ce retour, vous pourriez le faire jouir d'un sort qu'il avoit perdu par sa faute, eh ! bien monsieur, je vous déclare qu'il est indigne non seulement de tous vos bienfaits mais même que vous vous intéressiez encore à lui, comme de vous appartenir par les liens du

sang, en arrivant dans notre ville Robert manquoit de tout, je me présentai à lui, et pour mieux sonder son cœur, je voulus voir quels étaient ses sentimens à votre égard, quelle fut ma surprise et mon indignation lors qu'en prononçant votre nom je me vis repousser brutalement loin de son sein, je persistai mais inutilement; allez vil agent du plus méprisable des mortels, me dit-il dans sa fureur, retirez vous, et songez qu'en vous disant l'ami de Maurice, je vous reconnois alors pour un ennemi qui tôt ou tard ressentira ainsi que mon frère les justes effets de ma vengeance, si je fus alors stupéfait de ses paroles, vous le dirai-je monsieur, je le fus bien

davantage lorsqu'il vint joindre l'effet aux menaces, quoi ! me disais-je, c'est là cet homme qui excite la générosité de celui qu'il marque pour sa victime, doit on caresser et bénir le bras prêt à vous immoler, non sans doute, aussi je vous accuserais d'une coupable foiblesse si vous agissiez de la sorte ; pour revenir à l'audacieux Robert, je dois vous dire que je ne serois point à même de vous en parler aujourdhui, si la voix publique ne m'avoit instruit de sa conduite, car d'après l'idée que je m'étois formée de son caractère, je l'avois perdu de vue il y a déjà long tems, mais l'accroissement subit de sa fortune a tellement étonné

tout le monde que le bruit en est venu jusqu'à moi, j'ai appris qu'elle étoit le fruit d'un honteux trafic qui commence à le faire surveiller de près par la police ; Robert s'étoit introduit dans une maison de jeu et en étoit devenu un des plus zélés suppôts, les friponneries qui s'y commettoient ont déjà concouru à la ruine de plus de cent familles qui dans leur désespoir en ont appelé aux tribunaux dans l'intention de faire cesser ce commerce qui jette le désastre et le désespoir dans l'âme de tous ceux qui ont le malheur de s'en trouver partisans, ce lieu de scandale et de désolation étoit présidé par une certaine Dorlance femme aussi

coquette qu'artificieuse dont votre frère, monsieur, s'étoit rendu extrêmement amoureux, soit qu'il le soit véritablement ou en apparence il y a du moins tout lieu de croire que son adroite sirène est réellement éprise de lui, car sans moyens sans ressource, et aujourd'hui dans l'opulence, l'amour de cette femme a seul pû faire cette métamorphose dans Robert. Enfin ce dernier, le corps miné par le poison de la débauche dans une position bien plus dificile à lui de sentir que moi de vous la peindre. Sans honte et poursuivis par un grand nombre de leurs victimes, après avoir abusé de la confiance de plusieurs bailleurs de

fonds et pour se soustraire en même tems à la recherche des magistrats, Robert et Dorlance préférant à un cachot la fuite ont choisi cette dernière ils ont disparu ensemble en s'associant dit-on, une troupe de libertins dès long-tems poursuivis comme des criminels et des malfaiteurs reservés sans doute à périr un jour par le supplice des scélérats.

Voilà, monsieur, tous les détails qu'avec bien de la peine je vous trace sur la conduite de Robert que vous ne devez plus nommer votre frère, je me suis acquitté d'une tâche fort pénible et qui répugnoit à ma délicatesse, mais que la circonstance autorisoit, il vous reste maintenant à

mieux placer vos bontés et à oublier pour toujours un homme qui ne les payeroit, j'en suis sûr que par le déshonneur du nom des Moldar.

Pendant que Maurice lisoit cette affreuse lettre à Cœlénie celle-ci fondoit en larmes, le cruel comme il savoit frapper sa victime à l'endroit le plus sensible, un esprit moins rassuré que l'étoit celui de Cœlénie auroit succombé à toutes ces noirceurs que dictoient le dépit et la vengeance mais si l'amante éplorée n'avoit pû parvenir à chasser loin d'elle la douleur que lui faisoit éprouver cet infernal écrit dumoins elle avoit trop de bon sens pour y ajouter foi, et les pleurs qu'elle répandoit n'étoient occasionnés que par

la souffrance de voir calomnier Robert si indignement.

Après avoir recueilli le peu de forces qui lui restoit, Cœlénie reitéra à Maurice l'ordre de s'éloigner d'elle, « retirez vous monsieur lui dit elle et respectez une malheureuse qui ne peut trouver de consolation à ses maux que dans la solitude et loin de votre présence.

Ah ! lui répondit Maurice, c'est à mon frère que vous auriez dû infliger cet ordre lorsqu'il vous assuroit de son amour et que ce même amour alimentoit dans son cœur son goût pour la dépense, l'égaroit au point d'oublier ses vertus et de méconnoître ses parens, le rendoit inabordable pour tout le monde

et ont porté dans son âme tous les vices qui lui ont attiré la malédiction paternelle.

» Homme faux et méprisable est-ce par de telles insultes à mon honneur que tu crois me rendre sensible à tes feux.

« Que parle-tu de malédiction paternelle? ah! dis plutôt que c'est la tienne, ne t'es-tu pas emparé des derniers momens du comte; ne lui as-tu pas arraché toi-même cette malédiction qui poursuit ton frère, ta main l'avoit tracée; c'est toi qui as goûté le plaisir barbare de lui annoncer cet arrêt qui a porté le désespoir dans son âme, les défauts dont tu le gratifies sont ceux qui te caractérisent, les ac-

tions avilissantes que tu lui supposes, sont les tiennes.

— » Madame, arrêtez, vous abusez de ma foiblesse, songez que vous êtes en mon pouvoir et que si vous osez.....

— » On ose tout dans l'état où je suis, et je dois vous rappeler à vous-même. C'est le but du discours qui peut vous outrager en ce moment, si j'entreprends de justifier la conduite de votre frère je ne veux point par ses belles qualités couvrir tout-à-fait les légères fautes dont il s'est rendu coupable et qui n'étoient cependant que le fruit innocent d'une jeunesse impétueuse et de son inexpérience mais si vous n'osez l'avouer, vous devriez pen-

ser que ses vertus rachetoient au centuple tous ses défauts, que peut-on lui reprocher, son âme étoit belle, élévée, sensible, et j'ose le dire, vous seul, dans ce canton, vous qui devriez être son protecteur, ne pouvez en convenir, c'est sans doute vos intérêts, votre orgueil qui s'y opposent; je ne puis que trop en pénétrer les raisons, mais si vous désaprouvez une partie de sa conduite en avez-vous imité l'autre, toutes les chaumières qui environnent ce château pourront-elles attester les bienfaits que vous avez répandus sur les malheureux, quand vous les surchargez d'impôts, de corvées acablantes, Robert les soula-

geoit dans leur infortune. Lorsque vous jetez la consternation dans une famille par vos vexations, Robert l'auroit secourue dans le besoin en existe-t-il une seule qui n'aie à bénir à haute voix la main bienfaisante de votre frère et qui dans le fond du cœur ne vous maudisse.

« Les dettes que son peu de délicatesse a souffert que vous payassiez aux dépens de vos pierreries les avoit-elles contractées aussi dans l'intention de soulager les malheureux ; sans doute, la cause qui les lui avoit fait former fut aussi celle qu'il le fit adresser à vous de préférence pour les liquider.

» Il connoissoit votre cœur et

me rendoit justice, ce trait ne m'attache que plus à lui encore

« Cœlénie, oubliez croyez-moi un ingrat qui vous abandonne, revenez de votre égarement, songez aux derniers discours que Robert me tint lors de son départ et remplissez ce qu'il vous prescrit. Mon frère, me disoit-il, je m'éloigne de ces lieux demain, je quitte ce que j'ai de plus cher au monde, je ne puis répondre de ma destinée.... S'il étoit écrit que je doive y renoncer.... Qu'un retour fut impossible... ah! veille sur l'amie de mon cœur.... Deviens son appui.... Son ami.... Son époux, fais le bonheur de Cœlénie.

» Perfide je reconnois les piéges que tu me tends, penses-tu que je m'y laisse prendre, ah ! perds cet espoir si tu l'as conçu, ce Robert qui m'a conjuré de n'aimer que lui auroit il pu s'abaisser.... Ah ! loin de moi cette pensée elle me fait horreur... Toi mon époux... Mon ami, grands dieux !....

» Vos doutes seuls aigrissent votre cœur contre moi, mais des preuves un jour mieux marquées vous rappelleront à la raison et m'attireront peut être le pardon de de ce que je vais entreprendre pour vous posséder.

— Ah ! faites cesser, monsieur, cette conversation qui n'a que trop duré et qui ne fait qu'exciter en-

core plus ma haine et mon mépris pour vous, retirez vous je vous en supplie.

Maurice au désespoir de la résistance qu'il éprouvoit laissa Cœlénie toute seule et se retira en lui lançant un regard qui dénotoit assez quelles étoient ses intentions à son égard. Rendu au château il réfléchit sur les moyens violens qu'il lui restait à mettre en usage pour hâter l'instant qui le mettroit en possession de sa belle cousine une idée terrible l'agitoit, son cœur dénaturé s'ouvroit à l'affreux désir de se défaire de Robert, un crime nouveau n'arrête point celui qui en a déjà commis un au-dessus de tous, celui d'attenter à la

vie de l'auteur de ses jours, Maurice au faîte des grandeurs agissoit sans scrupule, les obstacles étoient peu de chose pour lui il les levoit sans difficulté lorsqu'il s'agissoit de ses passions, ce scélérat étoit doué d'un caractère atroce et lorsqu'il mettoit un projet en exécution il étoit sûr de son fait l'or prodigué par ses mains en facilitoit la réussite, avec tous ces avantages et un confident sûr et zélé qu'il s'étoit joint, il ne pouvoit manquer d'être redoutable, aussi l'étoit-il pour ses vassaux depuis qu'il succédoit à son père.

Cœlénie s'était retirée dans son appartement et s'y abandonnoit à la douleur la plus amère, pendant

que son plus cruel ennemi complotoit sa perte avec Raymond son fidelle agent. C'étoit peu pour Maurice d'avoir appelé sur la tête de Robert la malédiction d'un père, l'avoir fait bannir du sein de sa famille, entouré de piéges, environné d'abîmes, pour jouir du rang et de la fortune que lui assuroit son droit d'aînesse; en un mot, d'en avoir fait un aventurier, un vagabond; s'il ne pouvait lui ravir le cœur de sa maîtresse. Robert, dans le malheur et la détresse, étoit chéri, aimé de Cœlénie, et Maurice, dans l'opulence et les richesses en étoit détesté, haï, et méprisé; voilà ce dont il ne pouvoit se faire une raison. Quoi! se disoit-il,

faudra-t-il que je sois sans cesse le jouet d'une femme obstinée, qui se nourrit d'une vaine illusion; que j'aime lorsqu'elle me hait, qui est en ma puissance, que les droits que j'ai sur elle, me mettent à même de posséder malgré son aveu. Ah! Maurice, désabuses-toi, jamais tu ne posséderas Cœlénie, son consentement est attaché à ta jouissance, et tes droits qui ne sont fondés que sur la force, ne te peuvent livrer l'ingrate malgré elle; affreuse situation! ne la verrai-je point cesser; oui, je le répète, détruisons le seul espoir de Cœlénie, qu'elle ne compte plus revoir Robert. Mettons des émissaires à sa poursuite et qu'une main sûre m'en délivre pour

jamais..... Ah ! je frémis, ma vengeance ne peut-elle se borner à des moyens moins rigoureux ; oui, allons trouver Raymond et le consulter sur ce qui me reste à faire.

Maurice, impatient de contenter ses volontés, dirigea ses pas vers le logement de Raymond qui était à une extrémité du château. Mais ce jour où tout sembloit lui nuire, venoit de lui ravir pour quelque tems l'agent de ses crimes. Maurice apprit de l'épouse de Raymond que ce dernier venoit de partir pour Hambourg, à l'effet de solliciter les tribunaux de terminer un long procès qu'il avoit et qui faisoit toutes ses espérances ; il fallut que Maurice remît à son retour le soin d'inventer

un nouveau stratagême, afin de rendre Cœlénie plus traitable. Il ne manqua pas cependant d'avoir avec elle pendant l'absence de Raymond, plusieurs démêlés dans lesquels il déploya la plus vive persuasion, qui ne lui obtint que des nouveaux refus, ses instances réitérées ne faisoient que glisser sur le cœur de Cœlénie; celle ci, constante dans son infortune à la mémoire de Robert, étoit inébranlable dans sa résolution, il aurait fallu déchirer ce cœur sensible, le mettre en lambeaux, pour s'en rendre maître. Le tems et les embûches multipliées que Maurice lui tendoit, avoient appris à Cœlénie à s'en défier, et avoient tellement prémunie son

ame contre les fausses nouvelles qu'il lui annonçoit, que le tyran savoit bien qu'il falloit venir à de grands expédiens pour la faire changer d'avis.

Ne voyant point arriver Raymond, Maurice lui envoya un exprès pour lui faire hâter son voyage. Il lui écrivit une lettre dans laquelle il s'exhaloit en reproches amers sur ce qu'il l'avoit entrepris sans son consentement, il était irrité contre lui, et si son intérêt n'avoit point exigé qu'il épargnât l'instrument qui devoit servir à ses desseins, il aurait manifesté d'une autre manière sa colère; mais connoissant dans cette occasion son utilité, il voulut le ménager et se

fit sur lui un effort afin de concentrer la rage que son retard produisoit sur tous ses sens.

Quinze jours après le message de Maurice, Raymond arriva au château. Il se rendit en secret chez son maître ; bientôt ils furent occupés de quelle manière ils tromperoient Cœlénie sur le compte de Robert. La perte de ce dernier étoit déjà jurée lorsqu'ils entendirent le bruit que faisoit un postillon en entrant dans la cour du château. Il apportoit précisément une lettre à Cœlénie de la part de son tendre amant. Maurice joignit le postillon précipitamment et se la fit remettre. Brûlant d'impatience d'apprendre ce qu'elle contenoit, Raymond

conseilla à son maître d'en prendre lecture ; le cachet sauta et comme l'écriture de Robert avoit été reconnue par son frère, ils ne furent point étonnés de voir qu'elle venoit de lui. Voici le contenu de la lettre que Maurice lit avec la plus grande agitation.

Ma chère Cœlénie,

Les maux que j'ai éprouvés en me séparant de toi, peuvent seulement approcher de ceux que je ressens en ce jour. L'épuisement des secours qui me furent prodigués par ta grace bienveillante, m'a forcé de me servir d'un dernier moyen pour pourvoir à mon existence. L'habit de soldat qui est

honorable dans plus d'une occasion, me semble aujourd'hui, lourd et importun ; je l'apprendrai que j'en suis revêtu, ayant passé en Pologne et m'y étant engagé dans un régiment qui étoit en garnison dans la ville d'Eltravo, et qui au premier jour doit partir pour l'armée et va se battre contre les Hongrois. Puissai-je trouver la mort dans cette campagne qui se prépare et emporter dans la tombe le souvenir de ma Cœlénie, à qui j'ai resté fidelle jusques à mon dernier soupir.

ROBERT.

A merveille, dit Maurice, cette lettre peut nous servir à souhait, elle me fait naître une idée qui,

en exécutant ce qu'elle me prescrit, va ne laisser a Cœlenie aucun doute sur la mort de Robert; il faut recacheter ce papier, le faire remettre à son adresse et dans quelque tems d'ici je te ferai part de mes intentions; quoique ce délai me cause beaucoup de peine, il faut m'y soumettre puisqu'il est absolument nécessaire à mes desseins.

Cœlénie dans peu reçoit l'envoi de son amant, elle lit et relit cette lettre, la baise à plusieurs reprises et déplore le triste sort de Robert; que ne donneroit-elle pas en ce moment pour l'arracher au péril qui le menace; mais elle ne possède rien; Cœlénie est orphe-

line, ses biens ont été envahis par les guerres intestines qui ont désolé les contrées qu'habitoient ses parens ; elle ne peut donc préserver son bien-aimé du précipice qui est ouvert sous ses pas, elle ne peut donc le secourir ! ô idée déchirante ! combien ton influence se répand sur le cœur de la sensible Cœlénie.

Cette dernière ignoroit absolument que l'artificieux Maurice eût connoissance de la lettre qu'elle avoit reçue, et comme il la lui avoit fait remettre en secret, elle n'eut garde de la lui montrer afin de le laisser incertain sur l'endroit qui récéloit son frère. Dans plusieurs entrevues que Maurice eut avec elle, il chercha à la maintenir

dans son erreur ; mais le tems que celui-ci avoit marqué pour mettre à exécution son projet étant expiré, il fit appeler son intime confident pour le lui communiquer. Raymond se rendit auprès de lui après s'être fait beaucoup attendre. Je blâme d'autant plus ta lenteur, lui dit Maurice, que c'est de la vive activité que j'attends le succès d'une nouvelle tentative auprès de Cœlénie.

« Tu sais, Raymond, que d'elle dépend mon bonheur, la cruelle ne te connoît point, car j'ai su t'écarter toujours de sa présence ; c'est pour cela que je t'ai choisi pour effectuer mon dessein et remplir mes vues. Personne que toi n'est

dépositaire de mon secret, toi seul sais les moyens que j'ai employés pour devenir l'héritier de mon père; aidé par toi, je parvins à posséder cet héritage qui auroit dû porter la félicité dans mon ame; mais depuis que l'amour s'y est glissé, j'ai fait la rude expérience que le bonheur tenoit souvent à des illusions difficiles à détruire; ainsi tout le fruit de nos soins seroit perdu si je ne possédois Cœlénie. J'attribue en grande partie son refroidissement pour moi en ce que l'image de Robert est sans cesse présente à ses yeux, elle le voit par-tout où je ne suis pas; moi seul ne puis le lui retracer et je sais que son amour ne s'alimente que de

l'espoir qu'il viendra un jour l'arracher de mes bras pour s'unir à elle. Raymond, c'est à toi de lever cet obstacle et je me charge du soin de ta fortune ainsi que de ton procès dont jusqu'à présent le succès est incertain. Puisque tu n'est pas connu de Cœlénie, tu te présenteras demain matin à elle sous le costume de soldat polonais, tu paraîtras harassé de fatigue comme venant de faire une longue route, tu mettras de larges moustaches et sur le dos tu porteras un havresac. Ainsi équipé tu l'aborderas; j'ai mademoiselle, lui diras-tu, un message à vous remettre de la part de quelqu'un qui assurément s'intéressoit à vous et à qui j'ai juré à

ses derniers momens de lui obéir ponctuellement.

La préparant ainsi par dégrés à recevoir la nouvelle de la mort de Robert, le coup ne lui sera pas tant dangereux, et pourra l'attaquer moins sensiblement; tu lui remettras alors une lettre que tu supposeras que Robert t'a dicté au moment de sa mort et qu'il t'a chargé de remettre à son adresse lorsqu'il seroit en ta puissance; qu'un congé absolu t'en a facilité l'occasion, et qu'aussitôt tu t'es mis en route pour t'acquitter de ta promesse en pensant bien que la personne qui étoit l'objet de ton voyage seroit à même, par une récompense honnête, d'en payer une partie; que

l'autre tu la sacrifiois facilement à l'amitié que tu portois au jeune héros expiré dans tes bras.

Raymond promit à son maître d'exécuter fidellement ce qu'il lui prescrivoit, et Maurice se reposa entièrement à lui. Cependant si les remords ne s'étoient point faits sentir encore à l'ame de ce dernier, son fidelle agent n'en fut point exempt dans cette circonstance, car le souvenir de ses crimes précédens qui se retraçait à son imagination, le tourmentoit sans cesse, et si le bonheur de sa famille n'avoit point été attaché à son exacte obéissance, il auroit renoncé d'obéir au dernier emploi dont Maurice le chargeoit; mais son intérêt

le forçoit à dissimuler et l'engageoit à se soumettre aux ordres du grand scélérat qu'il servoit.

Le lendemain de bon matin, Raymond ponctuel à l'avis de Maurice, vint le trouver et écrivit de sa main la fausse lettre qu'il devoit présenter à Cœlénie. Quand elle fut terminée, son maître y joignit un porte-feuille brodé que Robert avoit reçu des mains de son amante et qu'il eut l'adresse de lui enlever avant son départ ; il mit le tout sous enveloppe et l'ayant cacheté soigneusement, le remit à Raymond qui lui demanda les vêtemens nécessaires pour se déguiser.

Tu les trouveras, lui répondit Maurice, au fond du parc sous

une des voûtes de la vieille tour....

A ces mots Raymond frémit et ne put s'empêcher de faire paroître sa surprise.

Pourquoi cette frayeur, continua Maurice, et que crains-tu ?

« Pardon seigneur, mais c'est que l'ordre que vous me donnez me retrace un songe qui cette nuit est venu tourmenter mon imagination, et dont la scène se passoit près l'endroit que vous me désignez en cet instant....

— Si ce souvenir cause ton effroi, ce songe étoit donc bien terrible, je veux que tu m'en fasses le récit.

— « Mais seigneur....

— « Obéis.

— « Vous le voulez.

— « Absolument.

— » Vous commandez je me résigne quoique avec regret, apprenez que cette nuit dans mon sommeil, un faux prestige s'offrit à mon esprit, je me trouvois avec vous au fond de la forêt sombre qui avoisine votre château et tout près de la vieille tour, un orage épouvantable se formoit sur nos têtes, nous cherchâmes un abri afin de l'éviter; mais soit lassitude, ou une foiblesse surnaturelle nos pas se trouvèrent enchaînés, et sans pouvoir bouger du lieu où nous étions, nous tombons au pied d'un grand chêne, un nuage épais obscurcissoit ma vue; ainsi que vous sans doute, mes sens étoient dans

la plus grande stupeur, bientôt par une agréable illusion nous vîmes le calme de la nature succéder à l'orage, l'air étoit embaumé par le parfum odoriférant de mille fleurs, des nuages argentins nous entouroient, une douce harmonie se fait entendre, notre vue s'éclaircit et s'offre à elle l'image de votre Cœlénie portée par des amours au milieu des nuages azurés, je vous vois élancer vers lui avec transport, vos mains se dirigeoient vers le portrait pour le serrer contre votre cœur quand tout-à-coup le tonnerre gronde sur nos têtes; le portrait disparoît et avec lui notre courage, nous restons anéantis, nos regards divisés semblent vou-

loir ramener à nous la divine apparition, mais une vapeur noire nous environne, elle s'évapore bientôt et laisse voir un tombeau, à découvert; grand dieu! c'est celui de votre père, son ombre effroyable en sort et vous adresse ces paroles d'une voix lamentable.

— » Fils dénaturé, c'est en vain que tu croirois trouver le bonheur..... Le repos de l'âme n'est que pour l'innocent, jamais le criminel ne pourra le goûter ..... L'ombre de ton père te suivra sans cesse pour te retracer tous tes forfaits, regarde et tremble... aussitôt nous tournons les yeux vers l'endroit qu'il nous indique du bout du doigt. O ciel! l'ange exterми-

nateur de la mort menace nos têtes et nous lisons cet arrêt sur son glaive effrayant : malédiction, mort et enfer pour l'éternité, aux parricides.

— Raymond ! s'écria fortement Maurice, pour imposer silence à son confident.

Ce funeste récit avoit épuisé les forces de ce dernier et avoit jeté l'épouvante dans son âme.

Ah ! seigneur, continua Raymond avec terreur, pourquoi ai-je suivi vos conseils, je me serois épargné cette horreur secrete qu'aujourd'hui je ressens à l'approche de cette tour, ou de ce souterrain où nous avons descendu votre père vivant. Je crois voir à chaque mo-

ment ses cendres et ses ossemens blanchis se réunir, se ranimer et s'élever de la nuit du tombeau contre la barbarie de ses assassins...

— Raymond, reprit Maurice impatienté, je commence à me lasser de ta morale, écoute, ton sort, celui de ta famille, tout est dans ma dépendance, je puis assurer ta fortune, celle de tes enfans, les placer dans mes régimens; mets d'un côté ces avantages, de l'autre mon inimitié: songe à ta famille et prononce sur le parti qu'il t'importe de prendre.

Raymond en cet instant n'avait qu'un choix à faire c'étoit celui d'obéir aux ordres de son maître, après lui avoir juré une entière

soumission, il prit congé de lui et se retira pour s'acquitter de l'emploi qu'on venoit de le charger quoiqu'il repugnât extrêmement à son cœur de déchirer par un faux avis celui de Cœlénie, il ne pût que s'y résoudre en réfléchissant au sort qui l'attendoit, et à la punition qui suivroit sa désobéissance, il résolut donc de se rendre le lendemain matin chez Cœlénie pour terminer son message la nuit sembloit par sa longueur augmenter son martyre, Raymond criminel peu raffermi dans le crime se sentoit chargé d'un poids terrible qui l'oppressoit, des grandes raisons sans doute, pouvoient seules le faire agir, il s'y rendoit enfin contre

son gré.

Dès que le soleil eut le jour suivant commencé sa course, Raymond dirigea ses pas vers l'appartement de Cœlénie, il rencontra sur son passage Meskall, un des premiers officiers de justice du comte, qui, avec un visage tout allarmé et d'une voix presqu'éteinte, lui demanda où étoit son maître ; Raymond sans lui faire aucune question sur son état présent, lui indiqua Maurice, mais il le suivit près de ce dernier. C'est-là qu'il apprit par la bouche de Meskall, qu'une troupe de brigands, infestoit les environs, celui-ci conseilloit au comte de mettre le château en défense ; car, lui dit-il,

ces brigands viennent de se retirer sur vos terres.

Il faut les en chasser, s'écria Maurice, qu'on fasse mettre tous mes gens sous les armes.

Meskill lui représenta que ce secours seroit insuffisant. Vous n'avez point, seigneur, lui dit-il, à combattre une horde de vagabonds, ne vous y trompez pas; leur nombre qui est très-considérable augmente leur hardiesse, ils respectent la propriété du malheureux mais rien ne leur résiste dès qu'ils ont juré la perte d'un magistrat injuste, d'un homme inique en place ou d'un prince oppresseur. Oui seigneur, je vous le répète, vous avez tout lieu de craindre leur

approche; qu'ordonnez-vous?

Ah! dis-moi toi-même, répondit Maurice très-agité, dis-moi quel est le parti qu'il me convient de prendre. Parle. Faut-il rassembler mes paysans?

Ils sont si malheureux, répliqua Meskall, que peut-être....

Ah! oui, s'écria Maurice, je le vois, ils m'abandonneroient dans le péril; mais ces brigands, ils sont en grand nombre dis-tu.... Commandés par un chef?

Qu'on dit même être d'une naissance illustre....

Maurice fut profondément frappé de ce discours, il appela ses principaux officiers. Que dans une heure, leur dit-il, tous mes gens soient sous

les armes, que mes gardes-chasses, mes piqueurs et tous mes gardes se réunissent sur la place; vous, dit-il, en s'adressant à l'un d'entr'eux, vous montez à cheval, courez dire à mon régiment de se rapprocher du château. Vous (dit-il à un autre,), instruisez mes vassaux que je suis entouré de brigands, qu'on en veut à mes jours.... Flattez, promettez, menacez, malheur à qui n'obéira pas à mes ordres; et toi, mon cher Meskall, toi depuis long-tems attaché à ma famille, chéri, estimé de tout le canton, tu as sans doute beaucoup d'amis?

Oui, lui répondit Meskall, tous les malheureux, et il n'en manque

pas dans vos domaines.

Ah! puis je compter sur eux? ajouta Maurice, faut il diminuer les impôts, abolir les corvées? je promets tout, tout, tout.

Mekali s'éloigna de ce dernier en lui faisant espérer tous les secours qui dépendroient de lui. Raymond resta seul avec son maître; celui-ci, malgré le trouble évident où le jettoit son danger pressant, lui demanda s'il s'étoit acquitté de la commission de la veille.

Comment Seigneur! lui répondit son confident étonné, après ce que vous venez d'apprendre vous pensez encore....

Abuser Cœlénie, répondit le comte, oui, plus que jamais.

Mais seigneur....

Fais ce que je t'ordonne.... et à l'instant même.... Ou sur ton refus d'autres vont tromper Cœlénie et me venger de toi.

Maurice irrité lança un regard terrible sur Raymond, qui le décida à voler près de Cœlénie. Celui-ci l'ayant abordée comme elle étoit à se promener dans le jardin, à la faveur de son déguisement que dans son trouble Meskall n'avoit pu remarquer, il remit avec promptitude à Cœlénie le porte-feuille et la prétendue lettre de Robert. Cette fois-ci cette dernière se laissa prendre au piége qu'on lui tendoit et pleura amèrement la mort de son bien-aimé. Raymond le cœur na-

vré du coup affreux qu'il venoit de porter à cette sensible amante, sortit de sa présence, après avoir reçu d'elle un diamant, gage de sa reconnoissance pour son affreuse missive. Cœlénie resta seule pour un moment ; mais elle ne tarda pas à être interrompue dans sa douleur par le perfide auteur de ses maux : Maurice, l'indigne Maurice s'approcha d'elle en feignant quelques larmes, au travers desquelles perçoit visiblement une nuance de joie, mais que Cœlénie n'apperçut pas, tant elle étoit absorbée dans ses tristes réflexions. Je vois trop mademoiselle, lui dit Maurice, que vous êtes instruite de la perte que nous venons de faire, elle est

commune à tous deux et notre devoir est de confondre nos pleurs.

Ce soldat, répliqua Cœlénie, sensiblement émue, ce soldat étoit donc aussi chargé pour vous par votre frère de?.... Ah! nous sommes affectés trop différemment pour pouvoir pleurer ensemble..... moi je perds tout, tout... et vous vous triomphez. Si vous partagiez ma douleur, vous ne chercheriez pas à l'interrompre.

Maurice lui répliqua qu'il avoit craint qu'on n'eut pas assez ménagé sa sensibilité, et qu'il venoit raffermir son ame contre le coup mortel que cette nouvelle avoit dû lui porter.

Cœlénie crut lire dans ses re-

gards ; une joie féroce perçoit à travers la feinte tristesse de Maurice.

Allez monsieur, lui dit-elle, retirez-vous je vous en supplie, et n'insultez pas davantage à ma douleur par votre présence.

Maurice se retira après avoir voulu baiser la main de sa cousine qui la lui refusa en lui lançant un coup d'œil qui auroit dû lui prouver assez qu'aucun retour sur son cœur lui devenoit impossible.

Restée seule en ce lieu, Cœlénie s'abandonna entièrement à sa douleur. S'étant assise sur un banc de gazon, la tête penchée, elle semblait en fixant la terre, se dire en elle-même que c'étoit-là le seul

asyle qui pourroit mettre un terme à ses souffrances. Plongée dans une profonde rêverie, nul objet ne venoit la distraire. quand tout-a-coup un papier ployé tombe à ses pieds ; étonnée de ce message, elle le ramasse et le trouve à son adresse ; quel fut son étonnement en lisant les phrases suivantes :

« Un inconnu touché de votre déplorable sort s'empresse de l'adoucir autant qu'il est en son pouvoir, en vous faisant savoir que l'avis que Maurice vient de vous donner en vous annonçant la mort de Robert est faux, que Robert existe et que son perfide frère ignore entièrement le lieu qui le récèle en ce moment.

Quelle joie pour la sensible Cœlénie, en croira-t-elle ses yeux, à tant de noirceur de la part de Maurice; oh! oui, elle le croira puisqu'elle le désire vivement et qu'elle connoît tout ce dont est capable ce dernier.

Oui, s'écrie-t-elle, cette lettre supposée de mon amant n'étoit qu'une imposture inventée par cet homme que je déteste et qui ne cesse de m'inspirer de plus en plus pour lui la haine la plus forte et le plus grand mépris.

Rassurée maintenant sur le destin de Robert d'une manière satisfaisante, Cœlénie pouvoit à peine contenir ces élans de joie qu'on ressent inévitablement lorsqu'on est

désabusé sur une fausse crainte. Elle ne pouvoit douter que quelque agent de Maurice, touché de ses malheurs, n'ait cherché à tromper la confiance de son maître en dévoilant son astucieuse conduite. Plus de doute, Robert est vivant; voilà ce qu'elle se répète à chaque instant.

Deux heures entières s'étoient déjà écoulées depuis cet heureux évènement, que personne encore n'avoit point interrompu la solitude de Cœlénie, la fraîcheur du lieu où elle se trouvoit l'avoit engagée d'y goûter un moment le sommeil; s'étant éveillée au doux chant des oiseaux, au frémissement des échos répétés par le murmure d'un

ruisseau dont l'eau claire et limpide venoit presque baigner ses pieds, elle fut inspirée par le lieu et répéta avec un extrême ravissement une romance sur sa situation, qu'elle avoit composée elle-même.

ROMANCE.

AIR : *de Gabrielle de Vergy.*

(1)

Robert sut plaire à Cœlénie,
Quand il était riche, opulent,
Pour lui sa maîtresse chérie
N'a point changé de sentiment.
Dans son cœur est la vive image
Du plus malheureux des amans,
Qui formant ce cœur, son ouvrage,
Le fit respecter par le tems.

(2)

Auprès d'une compagne pure
Robert passoit d'heureux instans
Un frère horreur de la nature
Rompit des nœuds aussi charmans ;
Alors le chagrin, la tristesse,
Vinrent éclipser les beaux jours,
Qu'embellissoient jadis sans cesse,
Les jeux, les plaisirs, les amours.

(3)

O souvenir plein d'amertume :
Ne seroit-il donc plus d'espoir,
Dans le malheur qui me consume,
Mon cher Robert, de te revoir ;
Hélas ! se peut-il que j'espère,
Quand loin d'adoucir tous mes maux,
L'auteur cruel de ma misère
Jouit du fruit de ses travaux.

(4)

Illusion douce et charmante,
Reviens donc encor m'abuser ;
Du malheur la plaie est saignante,
Daigne enfin la cicatriser.
Ah ! fais que par toi l'onde claire
De ce ruisseau vif et bruyant,
Par une agréable chimère
M'offre les traits de mon amant.

(5)

Je l'entends !.. sa voix toujours tendre
Retentit au fond de mon cœur,
Heureux délire, viens me rendre
Ce charme que produit l'erreur:
Ces lieux témoins de son enfance,
Devroient ils me sembler si beaux,
Quand notre amour y prit naissance,
Il y creusa nos deux tombeaux.

(6)

Ah ! reviens cher amant que j'aime,
Reviens m'arracher d'un tyran ;
Mon incertitude est extrême ,
Mon sort dépend d'un seul moment;
Je vois ce héros magnanime
Au crime inspirant la terreur
Sauver bientôt une victime
Des mains de son persécuteur.

(7)

Ce doux et consolant présage
Ne sauroit en vain éclater ,
Et Robert peut par son courage ,
Sur l'usurpateur l'emporter.
La victoire est-elle indécise
Dans un combat pour la vertu
Que la raison sage autorise
Ainsi que l'amour éperdu.

(8)

Le ciel sourit lorsqu'on s'expose
Contre le crime sans effroi,
Fut-il jamais plus belle cause,
Fut-il jamais un plus beau droit.
Oui Robert, j'en reçois l'augure,
Ici tu reviendras un jour
Faire triompher la nature,
Guidé par l'hymen et l'amour.

Un jour! s'écria une voix étrangère sortant du fond d'un bosquet, ce jour est arrivé.

Cœlénie se retourna avec surprise; aussitôt un homme d'une stature noble, jeune encore, un habit sur lequel brille l'or, armé de pied en cap, paroît et se précipite à ses pieds. Cœlénie cherche

à démêler ses traits, son cœur bat avec violence; cet inconnu qui est-il? Dieu! c'est son amant, c'est Robert lui-même qu'elle revoit, le saisissement, la joie, lui ôtent l'usage de la parole et de ses sens, elle tombe évanouie dans les bras de son bien-aimé, peu à peu elle reprend ses esprits et presse ce dernier contre son sein. C'est donc toi ô Robert! ajoute-t-elle avec la plus vive tendresse, comment se peut-il? mais..... Ah! pardonne, je tremble, je brûle de te questionner.

Robert la rassure et répond à ses questions de son mieux; il lui apprend que s'étant signalé par plusieurs actes de bravoure, il alloit atteindre bientôt à un grade émi-

nent lorsqu'une malheureuse affaire qu'il eut avec son colonel, jaloux de son avancement, l'obligea de quitter son régiment et le força de déserter, que d'après cette aventure, il s'en étoit suivi une grande quantité d'autres non moins dangereuses pour lui, mais qu'enfin il s'en étoit tiré sain et sauf.

Cœlénie exigeoit une explication plus claire sur l'état actuel de Robert, mais celui-ci craignant de lui déguiser la vérité persistoit à garder le silence lorsque son amante l'interrogeoit. Il se borna à démentir toutes les calomnies que l'indigne Maurice avoit répandu sur son compte, sur-tout la lettre supposée du prétendu Folsbourk. Cœlénie

avoua à Robert qu'elle n'y avoit jamais ajouté foi, que ces fausses inculpations n'avoient pu ébranler sa constance; charmé de cet aveu, Robert alloit plus amplement instruire son amie, quand Maurice parut tout-à-coup. Ce dernier en appercevant son frère, feignit de le méconnoître et voyant ses affreux projets déçus, appela ses gardes qui étoient restés derrière lui, leur ordonna de s'emparer de Robert; leur hésitation fut d'autant plus grande que celui-ci arrêtoit leurs mouvemens avec deux de ses pistolets. Cette cruelle alternative alloit occasionner des accidens auxquels il auroit été impossible à Cœlénie de soustraire la tête de

son amant, lorsqu'un grand bruit se fit entendre. « Mort et furie, où est le capitaine? s'écrioient plusieurs voix à la fois. — Le voici, le voici, ajouta une seule. Aussitôt plusieurs hommes bien armés s'étant montrés, alloient fondre sur Maurice et ses gardes, les voyant attaquer leur chef, quand Robert les arrêta et leur ordonna de respecter leurs jours.

Après cet ordre prononcé avec véhémence.

Pour vous monsieur, dit-il à Maurice, sachez dorénavant commander à vos passions; n'insultez pas davantage au malheur d'une femme que je prends sous ma protection, ce moment ci doit vous laisser assez

entrevoir l'objet qui m'attire en ces lieux et le but que je me propose d'atteindre en cantonnant dans le voisinage je me retire donc et vous laisse libre ; mais songez que dans peu j'attends de vous un parti prompt et satisfaisant.

Vous voudrez bien me le faire connoître en m'écrivant sur le champ vos intentions et me faisant parvenir votre message dans la forêt de Striétark, lieu où je fais mon domicile quant à madame (en montrant Cœlénie) je le repète, malheur à ceux qui chercheroient à me l'arracher, Forban, je vous charge de veiller sur elle pour sa sureté, de la conduire dans la chaumiere du Bucheron, et de poster douze hommes à sa porte allez

vos jours me répondent d'elle.

Ces ordres éxécutés Robert s'éloigna avec une partie de sa troupe et laissa Maurice stupéfait de tout ce qu'il avoit vu et entendu.

« Quoi! se disoit il ces brigands qui m'entourent, ces hommes aguerris, audacieux que je redoute, mon frère est à leur tête; Ah! qu'il tremble puisqu'il ose m'attaquer de vive force, Je saurai bientôt le contraindre à me demander une grace que ma propre sureté m'empêchera de lui accorder.

C'est ainsi que Maurice se proposait de jouir d'une victoire certaine, et voyant qu'il n'avoit pas de tems à perdre chargea un exprès de monter a cheval et de réiterer l'or-

dre à son régiment de marcher sur le champ vers le château, Meskall s'acquitta de la commission et l'aurore du lendemain fit luire au loin les armes du corps militaire qui venoit seconder Maurice en cette occasion.

Cependant Robert dans son camp en attendant la réponse de son frère avoit déjà instruit Cœlénie, de ce qui le faisoit trouver chef de quatre cents hommes qu'on nommoit des brigands.

Non, disoit-il à sa chère Cœlénie, non ce ne sont point des brigands, ce sont des régénérateurs de notre siècle, ce sont des guerriers sacrifiant leurs vies pour suppléer par la force à l'insuffisance de nos

loix. Errant, rencontré par eux à la fuite de l'armée, j'entrepris leur commandement et je jurai alors de protéger le faible contre l'homme puissant, qui, sacrifiant à ses désirs effrénés des hommes ses semblables, ne rougissoit point d'écraser sous le poids de l'ignominie, ses frères pour envahir leurs propriétés. Je sais que mon excuse est vaine puisque les loix sous qui tout humain doit fléchir, désaprouvent ma rebellion contre elles; mais ne faut-il pas sévir contre cet instigateur à préjugé, ce despote fier de tout l'éclat de sa naissance et d'un droit héréditaire, lorsque les vertus des pères sont effacées chaque jour par les crimes du fils; tandis

que ce dernier ne consultant que son ambition, en occupant le rang que lui ont transmis ses ancêtres, établit un mode de gouvernement qui dégénère en tyrannie, quand l'or et les faveurs en sont le mobile.

Après avoir appuyé ce discours de plusieurs preuves, afin de convaincre Cœlénie de la vérité de son raisonnement, Robert prit congé d'elle et quitta la chaumière du bucheron. Étant arrivé dans la forêt parmi ses soldats, il demanda si l'on n'avoit point reçu de mission de la part de Maurice, mais on lui répondit que non. Pendant qu'il cherchoit en lui-même ce qui pouvoit occasionner ce retard, on annonça un aumonier chargé par

le comte de parler à Robert ; celui-ci entendit ses propositions qui ne tendoient à rien moins qu'à se livrer volontairement à son frère, qui soi-disant lui accordoit sa grace, ou d'en venir aux mains ensemble.

Vous le voyez, lui disoit l'aumonier, vous êtes cernés de tous côtés par des troupes accoutumées au feu, et quatre fois plus nombreuses que vous; aucun de vous ne peut échapper à l'effort de leurs armes, rendez-vous aux vœux du comte et vous êtes sauvés.

Après un refus formel de Robert, l'aumonier s'adressa à ses soldats et leur dit que leur sort étoit entre leurs mains, qu'ils n'avoient qu'à leur livrer leur chef et qu'on leur

accordoit à tous non-seulement des pardons, mais encore des dignités et des emplois honorables à chacun d'entr'eux. Cette offre qui excita l'indignation des brigands, produisit sur Robert un tel effort de générosité et de grandeur d'ame, qu'il sollicitoit (soit pour éprouver leur fidélité) ses soldats de céder aux instances de l'aumonier.

« Que craignez vous de moi? leur disoit-il, désarmé, soumis, je n'oppose aucune résistance à vos désirs? et en disant ces mots, d'une main il se lia le bras droit à une branche d'arbre avec sa ceinture; un enfant, ajouta-t-il, seroit maintenant moins foible que moi; allons, voyons qui le premier mettra la

main sur son capitaine sans armes.

Qui n'est pas un traître sauve le capitaine, s'écrièrent tous les soldats : ayant rendu libre Robert, Ils dirent à l'aumonier de reporter à son maître ce qu'il avoit vu, et leur chef leur enjoignit d'apprendre à Maurice que des hommes tels qu'eux étoient prêts à tenter le sort inégal des armes sans être effrayés du nombre.

L'aumonier se retira étonné de la fermeté et de l'énergie de Robert. Bientôt les troupes de Maurice formant un cordon enveloppèrent la forêt, le camp de Robert fut cerné. Ce dernier commanda le premier l'attaque et le combat s'engagea dans les deux partis ; la manœuvre

de l'intrépide amant de Cœlénie fut si prompte que, malgré le nombre de ses adversaires, il parvint à remporter la victoire sur eux. Le régiment du comte étant défait et mis en fuite, l'avantage se déclara entièrement pour Robert. Cette lutte dura environ trois heures, le jour étoit sur son déclin lorsqu'elle fut entièrement terminée. On annonça l'heureuse nouvelle et l'issue du combat à Cœlénie qui n'avoit point quitté la demeure du bucheron. Robert préoccupé de cet affreux évènement se retira vers le commencement de la nuit à l'entrée du parc du château; la lueur du crépuscule de la lune lui laissa appercevoir les donjons d'une vieille

tour, près de la quelle il chercha un abri. Il réfléchit sur sa situation présente; il avoit depuis quelque tems fait parvenir un placet à l'empereur dans lequel il sollicitoit son pardon, et une réintégration dans ses biens, usurpés par les astucieux conseils que son frère avoit donnés au vieux comte de Moldar; un ami sincère qu'il avoit à la cour et dont le crédit étoit au plus haut point, lui avoit promis d'intercéder le roi en sa faveur, ce qui dans peu ne tarda pas d'avoir un succès complet. Ces agréables idées berçoient l'esprit de notre jeune héros, lorsque le son d'une horloge sonnant minuit frappa son oreille; aussitôt un inconnu s'avança vers la tour et

se disposa d'y entrer ; plusieurs mots qui lui échappèrent jettèrent Robert dans un doute affreux, il interrogea l'inconnu que bientôt il reconnut pour être Raymond lui-même, et celui-ci lui avoua un mystére d'iniquité qui le fit frémir.

J'avois, lui dit-il, reçu l'ordre affreux d'assassiner un vieillard que renferme cette tour ; mais ce crime horrible m'ayant si fort répugné et voulant tromper son persécuteur, je feignis d'avoir exécuté ce qu'il m'avoit prescrit, et je pris sur moi de venir en secret toutes les nuits porter à l'infortuné que j'avois sauvé les alimens nécessaires afin de prolonger son existence.

Robert se jetta avec transport

dans les bras de Raymond.

Généreux mortel, lui dit-il, le ciel récompensera ta belle action; mais ce vieillard quel est-il?...

— Ah! seigneur que me demandez-vous.

— Parle; je veux le connoître.

— Vous frémirez d'horreur si je le nomme.

— Cet avertissement redouble mes terreurs, parle, te dis-je, il y va de ta vie.

— Eh! bien, apprenez que c'est le comte de Moldar lui-même.

— Grand Dieu! mon père!....

A cette horrible nouvelle, Robert tomba sur un tertre, accablé du plus affreux désespoir, mais se relevant tout à coup pour demander

à Raymond quel étoit le criminle, il apprit que c'étoit l'infame Maurice.

Robert tira un pistolet et le déchargea en l'air; à ce signal, ses soldats parurent.

Que cinquante d'entre vous, leur dit-il, se portent au château, qu'ils s'emparent de Maurice et me l'emmènent ici.

C'est dans ce lieu aux pieds de sa victime qu'il doit être jugé..... Allez.

Et vous, continua-t il en s'adressant au restant de la troupe, aidez-moi à délivrer l'innocent qui gémit dans ces murs, sa délivrance m'appartient ainsi qu'à vous camarades, son sort nous est commun. Sachez

que ce sont les fers de mon respectable père que vous allez faire tomber.

Il dit et aussitôt la porte de la tour est enfoncée, et le comte de Moldar qui semble sortir du fond de son tombeau, respire cet air délicieux dont la barbarie d'un fils l'avoit privé depuis un grand nombre d'années.

Robert tombe aux pieds de son père, l'aide à reprendre ses sens et obtient bientôt de lui la bénédiction paternelle. Le vieillard désabusé sur le compte de son aîné, révoque à jamais la malédiction qu'il avoit prononcée dans le tems et jure de ne reconnoître que lui pour fils, il le comble de caresses, le baigne

de ses pleurs, et Robert couvre ses cheveux blancs des larmes que fait répandre le respect de l'amour filial.

Raymond au seul nom de Robert et de la délivrance du comte de Moldar, avoit été avertir Cœlénie. Celle-ci arrive auprès de son amant et joint ses épanchemens aux siens pour féliciter son oncle du bonheur de l'affranchissement de sa captivité.

Maintenant il ne restoit plus qu'un criminel à punir; la tendresse du vieux comte se réveilloit en songeant au coupable; il alloit peut-être prononcer son pardon, lorsque l'escorte commise pour l'aller chercher, vint annoncer à Robert que l'indigne Maurice voyant son crime

découvert, s'étoit précipité dans l'Elbe du haut d'une tour du château.

Le châtiment que Maurice s'étoit infligé volontairement, exemptoit son frère de souiller ses mains dans son sang. Robert, suivi du comte, de Cœlénie et de ses braves camarades d'armes, se rendirent maîtres des propriétés usurpées par le tyran. Bientôt l'empereur s'étant rendu aux sollicitations du successeur des Moldar, rendit à Robert les honneurs et les dignités qu'un frère perfide lui avoit dérobés.

Peu de jours après sa délivrance, le comte affaibli par l'âge et une longue suite de souffrances, succomba et mourut. Robert et Cœlé-

nie eurent la triste satisfaction de fermer les paupières de leur père ; leur père, il l'étoit, car Cœlénie étoit devenue sa fille, par le lien sacré du mariage qui l'unissoit à Robert.

Ce dernier oublia totalement que Raymond avoit été l'agent du crime, en faveur des remords qui le dévoroient en ce moment et de plusieurs services qu'il lui avoit rendu. Il sut que c'étoit lui qui avoit fait parvenir dans le jardin, un billet à Cœlénie afin de la désabuser sur la prétendue mort de son amant.

Robert devenu comte de Moldar à la mort de son père, fit le bonheur de tout ce qui l'entouroit ; ses fidelles camarades eurent en

grande partie des emplois proportionnés à leurs mérites, et Cœlénie prit dans le château un titre bien glorieux, mais qu'elle n'avoit ambitionné qu'autant qu'il lui seroit donné par son cher Robert.

LE CHATEAU DE MORAY.

Pourquoi, sur le rivage du Carron, la pâle primevère est-elle colorée de pourpre? Belles filles de Marlivale, pourquoi vos yeux sont-ils baignés des larmes de la pitié?

C'est le sang de l'aimable Owen qui rougit la primevère. C'est la pitié qu'inspire ses maux qui mouille de larmes tous les beaux yeux dont se glorifie Marlivale.

Il avoit le regard étincelant comme l'étoile du soir, la chevelure dorée comme les rayons du Soleil, des couleurs aussi pures que l'aube naissante, CELUI qui repose dans ce tombeau.

Quoi qu'issu de noble race, Owen git sous une pierre qui n'est ni élévée, ni chargée d'inscriptions. Solitaire, étendu au milieu de la forêt, il n'a pour dais que l'ombrage.

Plus d'une génération de fleurs a parfumé cet ombrage, et s'est vue faner par le vent de la montagne, depuis que les belles filles de Marlivale ont chanté pour la première fois son hymne funèbre.

Cependant, encore aujourd'hui, lorsque Mai visite la contrée, j'en-

tends le soir cet hymne simple et doux résonner le long de tous ses pâturages.

Sous le règne glorieux de William, surnommé le Lion, au temps où l'Ecosse n'étoit pas déchue de ses honneurs, une grande partie de ses montagnes étoit sous la puissance du comte de Moray.

C'étoit encore pour lui que les fertiles plaines de Carron déploioient au loin leur richesse. Si bien partagé du côté de la fortune, il étoit pauvre en lignée : l'espérance de sa maison ne reposoit que sur une fille unique.

Mais, ne plaignons par son partage. Tous les trésors qui viennent de l'Inde, et ceux qu'elle recèle,

n'étoient que cendre et poussière auprès des charmes d'Hélène.

Hélène s'attira les vœux de la jeunesse Écossoise, des légers François, des graves Espagnols, des Italiens efféminés, et de maint Baron Anglois, renommé par son courage.

Tout l'art de ses Amans étrangers ne les rendit pas maîtres de son cœur. Elle récompensa l'honnête bravoure angloise d'un sourire poli, mais froid.

« Ah! malheur à toi, jeune Nithisdale! je te plains d'avoir ces roses » répandues sur tes joues, l'haleine » suave comme le parfum des violettes de la vallée, la voix aussi » mélodieuse que les chants dont re-

» tentissent les bocages.

Ah ! malheur à toi, d'être seul
» réservé à toucher le cœur d'Hélène.
» Ces armes. présent de l'amour,
» auxquelles tu devras un beau tri-
» omphe, te seront dans peu d'un
» foible service contre la douleur. »

Telles furent les paroles qu'une Sorcière proféra sur Nithisdale, en les accompagnant d'un triste coup-d'œil, comme elle s'élançoit de sa noire habitation, pour monter parmi les vents déchaînés.

Elle dit, et disparut. Nithisdale aima peu de temps après et la crainte, les menaces du sort le trouvèrent plus inébranlable que ne sont les rochers de Moray, assaillis par les orages.

Car il m'est avis que l'Amour sait élever une âme au dessus des sentimens vulgaires. Il déploie sa bannière invincible, impose silence à nos craintes et décide de notre sort.

Par une belle soirée d'été, à l'heure où le crépuscule assis sur les nuées errantes à l'occident, secouoit sa robe enchantée, tissue de jour et d'ombre.

Au milieu du silence de tous les zéphirs, de l'assoupissement des ondes; tandis que le Soleil en passant derrière les côteaux, laissoit sur Lemmermore le reflet de son dernier sourire.

Hélène, guidée par ces rêves qu'on fait en veillant, qui échauffen un jeune cœur sans expérience,

se rendit sous un berceau qu'elle aimoit ; l'onde murmuroit à peu de distance et l'invitoit au repos.

Il est un génie aimable et galant qui dispose des régions fantastiques, répand l'éclat du midi sur le voile des ombres, et sourit à l'imagination malgré l'impuissante chaîne du sommeil.

On dit (et je penche à le croire) qu'il se trouvoit alors près d'Hélène qu'il émailla le vallon des plus belles fleurs, et remplit l'air des sons les plus doux.

Il forma autour d'elle un berceau, (Car il peut faire naître avec la promptitude d el'éclair ce qui coûteroit de longues fatigues à un homme mortel.)

Il forma d'une main savante un berceau comparable à celui qu'éleva ce poète magicien, dans les paysages où la bonté d'Armide, sa baguette, et l'amour, épuisoient tous leurs sortilèges.

Toutefois l'appareil en étoit simple ; ni les mines de Golconde, ni les rivages de l'orient ne l'avoient enrichi de leurs éblouissante dépouille.

A l'entour d'un peuplier dont le rameaux se balançoient avec grace, le rosier sauvage inclinoit sa fleur damassée ; le chevrefeuille qui se plait à donner retraite aux amants exhaloit son essence balsamique.

On y voyoit encore le frêne qui chérit l'air des montagnes, le frêne,

paré de tous ses bouquets, l'arbousier enlançant ces modestes fleurs pour donner une ombre suave.

Tout ce sol digne du pays des Fées, étoit semé de thym, de primevères mollement courbées, de violettes qu'habilloit l'azur des Cieux.

Au milieu de ses prestiges, apparoît soudain un jeune homme, dont les beaux cheveux se répandent en boucles sur ses épaules robustes, et près de qui reposent l'arc et l'épieu du Chasseur.

Il s'approche d'Hélène, caresse ses bras d'un air passionné, tout-à-coup s'évapore dans les airs.

N'avez-vous pas quelquefois, au point du jour, regretté la fuite d'une illusion flatteuse, si d'aven-

ture le génie des songes vous avoit égaré au sein d'une vallée riante ou des prés fleuris.

Ne vous est-il pas arrivé de retrouver dans votre souvenir l'objet ravissant que le sommeil avoit fait disparoître ; et de vous sentir replacé dans l'illusion qui vous charmoit.

Sans doute. — Et souvent même l'image que vous regardiez comme une vision chimérique, est revenue frapper vos yeux ouverts, et vous a rendu un songe depuis long-temps dissipé.

Armé de l'arc et de l'épieu des Chasseurs, les cheveux flottans sur ses épaules, le jeune Nithisdale erre dans les environs ; il erre au som-

met de la montagne prochaine.

Après deux jours et deux nuits d'une chasse fatiguante, il eut besoin de repos et s'écarta de ses compagnons forestiers.

Son destin l'amena sur la rive du Carron. Là, sans autre projet que celui d'éviter la chaleur, il chercha un réduit ombragé, et trouva le berceau témoin du songe d'Héléne.

Conduite par l'étoile brillante de l'amour, Hélène a suivi sa route accoutumée, cherche aussi dans la profondeur du bosquet un réfuge contre la chaleur.

O ciel! daus ce jeune homme endormi, de qui les blondes tresses flotent en désordre sur un juste-au-

corps verd, et couvrent des joues brûlantes;

Elle a reconnu le léger phantôme, n'aguère amené devant elle par le génie des songes, l'objet charmant qui n'est pas sorti de son cœur dont l'image, vit encore dans sa mémoire.

Lorsqu'une ame tendre a pris son essor vers l'Élysée et retrouve dans l'assemblée de ceux que nous appelons morts, l'ame à qui elle fut longtems unie,

Un plaisir vif et soudain pénètre sans obstacle sa substance aërienne, le plaisir d'être rendue pour un avenir illimité à l'objet de sa première flamme.

Saisie du même ravissement, Hé-

lène restoit debout ; debout, mais tremblante : la crainte, la passion, l'amour occupoient son ame entière. Un pas de plus, elle étoit sous le berceau ; mais pour quoi que ce soit au monde, elle n'eut osé faire un pas de plus.

Elle essaie de fuir. La fuite seroit plus aisée à celui que tient enchaîné la baguette d'un magicien. Ses mains laissent échapper une fleur qu'elle vient de cueillir. Tendre Hélène puisse sa chûte ne pas présager ton sort !

Si quelquefois vos yeux, fixés sur la place de l'Aurore, attendirent le soleil levant, ils ont dû remarquer ce trait de pourpre qui l'annonce, et le doux éclat dont

resplendit tout-à-coup l'azur des nuages.

Eh bien! un poëte en vous faisan ces récits, ne vous donnera pas une idée plus juste du réveil de Nithisdale, du regard animé qu'il attacha sur Hélène.

Ils gardoient l'un et l'autre un silence d'admiration, que Nithisdale rompit enfin. « Salut, Divinité « de ces bocages! permets que je « vive sous ton aimable empire. « Laisse-moi me dévouer à ton ser « vice.

« Pour toi, je gravirai la monta- « gne escarpée : j'y poursuivrai d'un « pas infatigable la proie dont je » voudrai te faire hommage; pour « toi, je m'enfoncerai dans l'épais-

« seur des forêts ; j'arracherai les « épines dont ta marche est embar- « rassée ».

« Pour toi.... » — Cesse répondit- « elle, ô étranger!... » et soudain elle s'enfuit, à l'exemple de Daphné ; mais il n'y avoit rien dans le cœur de Daphné qui retardât sa fuite ;

L'image chérie qu'Hélène portoit dans le sien ; ralentit les pas de cette nouvelle Atalante . et favorisa la poursuite de l'heureux Nithisdale.

Amour ! dans ces belles vallées, dans cet air pur où tu naquis, où la nature appuyée sur l'adolescence, prête l'oreille à ton doux langage ;

Où les sourires attrayans demeurent avec les Graces ; où la sympa-

thique éloquence des soupirs donne au silence même une expression divine;

Ah! dans ton séjour favori, faut-il qu'on ait pour voisins la défiance artificieuse et sombre; la jalousie au regard louche et la rage sourcilleuse?

Le comte Barnard, sorti de haut-lignage et seigneur de mainte et mainte vallée, avoit depuis long-tems de l'amour pour Hélène; mais cet amour ne ressembloit pas à celui de Nithisdale.

Il surveilla ses promenades écar-

tées, non pas avec l'inquiétude d'un amant, mais avec le souci d'un avare ; les vastes domaines qu'elle devoit posséder, sa dot égale à celle d'une princesse, la lui rendoient plus chère que sa beauté.

Malheureux ! tu te flattes en vain de faire abjurer à cette ame noble son pur attachement. Tu as beau régner sur les campagnes de Lothian ; Lothian ne sauroit payer un cœur.

Il a soigneusement remarqué les heures où elle s'absente de Moray. Un jour, après avoir suivi les dé-

tours du fleuve, il trouve tout-à-coup le fatal berceau, et son œil ténébreux est enflammé de courroux.

Ce jeune homme! — C'est Nithisdale. — Cette Belle qui s'appuie mollement, sur son bras! — c'est Hélène O! vengeance! c'est Hélène amoureuse et tendre!

Courra-t-il sur le champ à la vengeance? Non Ce seroit ruiner tout son espoir. Le château de Moray, et les jouissances de la cupidité satisfaite, échapperoient à ses vœux.

Il retourne sur ses pas sans avoir

été vu. Il appelle la troupe scélérate de ses valets. « Marchez en hâte vers » ces bocages et mettez-vous en em- » buscade au bord du fleuve.

» Ne faites aucun mouvement que » vous n'ayiez vu sortir d'un berceau » une Lady toute charmante, à qui » vous donnerez le loisir de s'éloi- » gner.

» Puis vous saccagerez tous les » bosquets; et, si d'aventure un jeune » chasseur au juste-au-corps verd se » promène sous leur ombre, dirigez » contre lui vos flèches ».

Déjà cette vile troupe est cachée

dans les environs du berceau ; Hélène en sort, Héléne que plus d'un tendre soupir engage à rester, mais qui ne peut rester plus long-temps.

Nithisdale, appuïé d'un air pensif au tronc d'un peuplier, repasse dans sa mémoire les délices de son entrevue et s'étonne encore qu'ils aient eu le courage de se séparer.

Trois flèches ont percé l'air avant qu'il ait interrompu sa douce rêverie ; l'une d'elles atteint son beau front ; une autre son cœur sensible.

Ses rêves d'amour se perdent dans un sommeil éternel. Il demeure é-

tendu sous le peuplier. Ah ! doit-on s'émerveiller de vos larmes, belles filles de Marlivale !

Au milieu du silence de tous les zéphirs, de l'assoupissement des ondes ; tandis que le soleil en passant derrière les côteaux, laissoit sur Lemmermore le reflet de son dernier sourire.

Hélène reprit le chemin des bocages, l'ame bercée d'espérances flatteuses : « Bientôt, disoit-elle, « je rencontrerai Nithisdale.

« Je le rencontrerai bientôt, car « à ma vue il s'élance comme le

« faon de la montagne ». Mais le crépuscule va faire place à la nuit. Amant tardif! en quels lieux tes pas se sont-ils égarés ?

O ! comme elle s'apprête à lui reprocher sa lenteur ! déjà elle compose sa douce réprimande. « Des « amans peuvent-ils différer si long- « tems à ? venir Des amans qui se vantent d'aimer avec ardeur ?...

« Il ne vient pas! — Sans doute « qu'à l'issue d'une chasse pénible, « le sommeil étend son voile sur ses « paupières. Eh ! bien. — J'irai : je « lui volerai un baiser. Je le volerai

« dans son sommeil.

« Je vois le berceau. Marchons « doucement. Le voilà qui dort sous « ce peuplier » — Amans, qui daignez me lire, si jamais angoisse violente a déchiré votre cœur, il vous en dira plus que je n'en saurois exprimer.

Hélène ne s'est point retirée dans sa chambre magnifique. Elle n'a point paru dans la brillante assemblée du château de Moray. Ses femmes en pleurs passent la nuit à la chercher et la cherchent en vain.

Sa tête n'est point soutenue par un

carreau de duvet ; son lit n'est point une couche embaumée d'essences. Elle repose étendue sur l'herbe flétrie, sa joue presse l'herbe flétrie et l'égale en pâleur.

Le genêt a couvert de feuilles jaunâtres ses belles joues et sa chevelure éparse. Aux approches du matin, l'air piquant de la montagne est venu frapper sa tête délicate.

Comme on voit l'astre du jour, lorsqu'il se lève entouré de nuages, ne darder qu'un rayon foible et fugitif à travers leur amas, et rendre le monde aux ténèbres,

De même une lueur de vie ranime

les yeux d'Hélène, qui rouvre lentement ses paupières languissantes. « Que veulent dire ces flèches en- « sanglantées? Ce sont, à coup sûr, « des flèches ensanglantées que je vois.

« Et ce corps privé de sentiment, « qu'on prendroit pour un spectre « immobile sous le peuplier. C'étoit « apparemment quelque infortuné « jeune homme. — Dieux! Nithis- « dale! » Elle dit et perd connoissance.

Le matin répand sa lumière; l'alouette fait retentir son chant léger,

mais la lumière et l'harmonie du matin ne réveillent point les morts, ne rendent point le mouvement à des organes qui l'ont perdu sans retour.

Un berger, doué de ce naturel humain, dont le ciel est trop avare, cherchoit parmi ces ombrages solitaires une brebis qui s'étoit éloignée de son petit domaine.

Il s'arrête à l'entrée du berceau. Son visage décoloré annonce l'effroi qui s'empare de son ame ingénue : « Hélas! que signifie ce spectacle de détresse? qu'est-il arrivé à

cette belle Lady »?

Dès qu'il juge que la vie ne l'a pas abandonnée tout-à-fait, il la porte dans sa cabane, et retourne en hâte creuser une sépulture au jeune homme; car son ame à lui est tout-à-fait envolée.

« O! cache-moi dans ton humble « demeure, dit Hélène au berger, « lorsqu'elle revint à elle-même: je « parerai de fleurs ta houlette, je « tresserai des guirlandes de roses « parmi tes cheveux.

« Bon berger, cours promptement « vers ces bocages où tu m'as trou-

vée, et si tu rencontres mon amant
« endormi, ne l'éveille pas, mais
« place sous sa tête quelque chose
« qui la soutienne mollement.

« Sûrement tu le connoîtras. Pour-
« rois-tu méconnoître le soleil sor-
« tant des eaux. Il est beau comme
« cet astre : mais, ô berger ! tu n'as
« jamais eu d'agneau qui fut aussi
« doux que lui.

« — Sa tête est penchée sur la
« mousse ; je n'ai pas troublé son
« sommeil. Le rouge-gorge chante
« au sein du feuillage qui le couvre.
« O Lady quel sujet auriez-vous de

« pleurer?

Comme une fleur que la chaleur dévorante a fanée, savoure avec délices la rosée du soir, mais souffre encore plus de la chaleur, après qu'elle a été rafraîchie par la rosée,

De même, à force de verser des larmes, Hélène, cette fleur plus belle que les fleurs des jardins, retrouve enfin sa raison et regrette son délire.

Elle retrouve sa raison. Ah! la retrouver en de tels momens, c'étoit doubler ses douleurs. Certes, le privilége de la pensée ne mérite guères

qu'un malheureux en soit jaloux.

La sombre douleur d'Hélène se change par dégrés en une douce mélancolie. Mais Hélène ne peut plus retourner au château de Moray.

Son destin est de pleurer tout le jour sous d humbles et solitaires ombrages, jusqu'à ce que la nature lui fasse trouver un peu de calme dans les bras du sommeil.

« Bon berger, dit-elle à son hôte,
« prends ces joyaux qui ne convien-
« nent plus à ma douleur. Les uns te
« feront trouver de l'or pour tes be-
« soins. Tu garderas les autres pour

« l'amour d'Hélène.

« Ne manque pas, matin et soir,
« de porter une branche de romarin.

— Tu sais où tu m'as rencontrée. —
« Où tu dis avoir entendu chanter le
« rouge-gorge. Cependant je garde-
« rai soigneusement tes brebis, ou
« j'aiderai ta compagne; car si je
« partage sa demeure, j'entends aus-
« si partager ses travaux ».

Hélène avoit passé deux années à s'affliger dans la solitude. Un jour on découvre sa retraite, on la ramène au château de Moray.

Mais elle laisse chez le berger un

gage chéri, marqué du sceau de l'amour. — Nithisdale est-il de retour au monde? ou n'est-ce là que l'enfant d'un berger!

Mais hélas! son sommeil enfantin ne commence plus sous les auspices de sa mère, de sa tendre mère qui, ne pleuroit, ne cédoit au souvenir de ses maux, que lorsqu'il étoit endormi.

Elle n'observe plus ses yeux avec une attention passionnée, pour deviner les desirs qu'il ne sait pas exprimer encore. Elle ne remarquera plus, avec des larmes de plaisir?

'es progrès successifs de son intelli-
gence,

Pareil en tout à l'enfant d'un ber-
ger, il orne sa houlette des fleurs du
vallon, il porte un cœur joyeux et
sensible, et ne paroît pas s'embar-
rasser beaucoup de sa naissance.

La nature est-elle donc sans pitié?
Est-elle amie de la contrainte? A-
t-elle en main la verge d'airain du
despote! Son empire va-t-il jusqu'à
priver l'ame de sa liberté origi-
naire?

Parens injustes, tyrans plus cruels
ue les tyrans des peuples, où sont

vos titres pour enchaîner le cœur de vos enfans? Est-ce de vous qu'ils ont reçu le feu céleste qui les anime, et le don incommunicable de la pensée?

Vos enfans sont ceux de la mère universelle, libres, héritiers de ses riches domaines, admis à tous les priviléges dont sa tendresse vous fait jouir.

Ils ont vos traits, vos yeux, peut-être quelque chose de votre manière de sentir. Ah! du moins, permettez-leur d'être eux-mêmes, de remplir un rôle qui leur soit propre, quand

il s'agit d'amour.

Déplorable Hélène, le comte Barnard ose demander ta main : ne sachant pas que ton Nithisdale a péri par ses ordres, tu t'immoles à la volonté d'un père.

Et ce père dénaturé, qui ne voit que les fertiles vallées de Lothian, assiste à ce sacrifice, sans emprunter le voile qu'un peintre sut imaginer pour Agamemnon.

Dieu d'hymen ! lorsque tu réunis deux ames formées l'une pour l'autre, tes chaînes sont aussi belles que faciles à porter ; ton flambeau brille

de la splendeur du ciel même.

Mais si l'étoile de l'amour ne verse pas son influence sur tes rites, le poids de tes chaînes les rend insupportables, une lampe sépulcrale est moins lugubre que ton flambeau.

Déjà le tems dans son vol insensible, a fait disparoître une suite d'années, Qu'est devenu cet enfant de berger, qui, sur les bords du Carron, enlaçoit les fleurs de la vallée autour de sa houlette?

Il n'enlace plus autour de sa houlette les fleurs de la vallée. — Hélas! on ne goûte qu'une fois les plaisirs

du premier âge. C'est aux derniers venus de ses enfans que la nature réserve les plus douces joies.

Il ne s'amuse plus à contempler les rayons qui se jouent sur le crystal du fleuve. La raison lui a prêté son flambeau. Il mesure à sa clarté le champ désastreux de la vie humaine.

Comme le premier habitant de la terre s'observoit lui-même d'un œil pensif, et méditoit, sous les ombrages d'Eden, le grand mystère de sa naissance.

De même OWEN erroit le long des bois solitaires et rêvoit profon-

dément. Un jour, dans le secret de leurs ombres, inspiré par son cœur, il chanta ces simples paroles:

« Pourquoi cette houlette enrichie « d'or? Pourquoi me fait-on des « histoires de Ladys? pourquoi ne « suis-je pas assujetti au travail, si « je ne suis que l'enfant d'un berger?

« Je n'ai pas vu dans les cabanes « des bergers, des vestes de soie « comme la mienne. Pourquoi tant « de parure, si je ne suis que l'enfant « d'un berger?

« Il n'entre point dans la science « des bergers d'écrire ce qu'ils ont

« en pensée. A coup sûr, ce talent « qu'on me donne est un frivole « amusement ; si je ne suis que l'en- « fant d'un berger.

« Ce bracelet brillant qui entoure « mon bras, un berger n'a pu l'ac- » quérir ; il ne serviroit qu'à gêner « mon bras, si je n'étois que l'enfant « d'un berger.

« Et toi, belle et silencieuse ima- « ge qui as l'air de me sourire, « parle et réjouis mon cœur, en me « disant que je ne suis pas l'enfant « d'un berger ».

Aimable jeune homme, ta chan-

son touchante ne prolongera pas ta vie. Vois ton image dans le rossignol surpris au milieu de ses chants par l'autour vorace.

Son petit cœur est gonflé de tendresse. Il salue amoureusement l'étoile du soir; et l'insidieuse destinée agite loin de ses yeux ses dards acérés.

La bergère dont les soins bienfaisans avoient protégé l'enfance d'Owen, approchoit des froides demeures où conduit la vieillesse.

« O! dis-moi si tu es ma mère; à « qui ressemble ce portrait chéri?

« Pourquoi son regard triste afflige-
« t-il mon cœur ? Pourquoi ne puis-
« je l'envisager sans verser des
« larmes ?

« — Ah ! jeune homme, bien que
« je ne sois pas ta mère, j'ai regret
« de te quitter, avant que j'expire,
« je te raconterai, si tu le souhaites,
« l'histoire de ta naissance.

« Mais elle te causera bien de la
« douleur; elle inondera tes yeux de
« larmes ». Elle dit et lui raconta cette lamentable histoire, en employant, pour l'adoucir, tout l'art dont une bergère est capable.

Un cœur voué au sentiment des peines, souvent assailli par le malheur, apprend à supporter ses impressions, et se juge quelquefois moins à plaindre qu'il ne l'est véritablement.

Mais lorsqu'on sent, pour la première fois, ces atteintes ; lorsqu'une ame, encore novice, essaie de la souffrance ; étonnée, timide, incapable de résistance, elle semble prête à s'échapper.

Toutefois l'ame d'Owen ne s'enfuit pas. Aussi immobile qu'une statue, il reste les mains levées au

ciel, défiguré par la pâleur, accablé d'effroi, de douleur, dans un étonnement stupide.

La bergère le fixoit pour voir s'il répandroit des larmes; mais s'appercevant de l'angoisse intérieure qui ne leur permettoit pas de couler elle pleura en silence — et mourut.

« « Non : je ne suis pas le fils d'un « berger, dit Owen, en recouvrant « ses esprits; où sont maintenant les « plaisirs que je me promettois de « cette découverte ?..... évanouis, « évanouis pour toujours.

« O chère image ! quelle pitié

« tendre et vive je témoignerois « maintenant pour celle que tu re- « présentes ! Eveille-toi bonne ber- « gère, et donne-moi plus de détails « sur cette lamentable histoire.

« O! donne-moi plus de détails. « Non tu jouis de ton éternel repos ; « — et moi, j'irai à la vallée de Lo- « thian, et j'en mouillerai le sol de « mes larmes.

Owen a couru dans la vallée de Lothian. Il aperçoit les hautes tours du comte : « Ma mère, dit-il, avec « tendresse, ô ma mère, es-tu dans « ce manoir ?

Oui, elle y est. Souvent elle a dérobé une heure à sa magnificence pour pleurer, pour se rappeler comment, assise auprès de ton berceau, elle se plaisoit à te regarder dormir.

Owen, d'une main tremblante, essaie de tracer quelques tendres lignes. Il efface, en les relisant, le nom de mère, de peur qu'il n'entraîne des suites funestes.

Sur le bord riant d'une fontaine, penchoit une vieille tour, lambrissée de mousse, où tous les oiseaux qui languissoient privés de leurs compagnes, avoient coutume de se

retirer.

Owen choisit et désigna ce lieu pour attendre les premiers embrassemens de sa mère. Inquiet du destin qu'auroit sa lettre, il resta en proïe à mille craintes.

La main qui portoit cette lettre ardente, portoit aussi le bracelet. Ah! puissent ces gages frappants ne rien éprouver de fâcheux, et passer, sans danger, cette porte dangereuse!

« Elle ne vient pas. Se peut-il « qu'elle diffère, s'écrioit Owen, « en laissant tomber une larme? Je

« lui ai dit tout ce que l'amour filial
« peut dicter. Elle vient.... hélas!
« non.... c'est un chef menaçant, en-
« vironné de plusieurs lances. Le
« comte aura surpris ma triste lettre.
« Hélas ! je tremble pour ma mère ».

Le comte avoit lu l'écrit, avant qu'il parvint à son épouse. Son sourcil ténébreux est froncé par l'indignation. Il croit, dans sa rage, qu'un rival est à sa porte.

C'en est fait. Roulées autour de son poignet barbare, ces boucles dorées et flottantes, qui ondoyoient sur les belles joues d'Owen, tien-

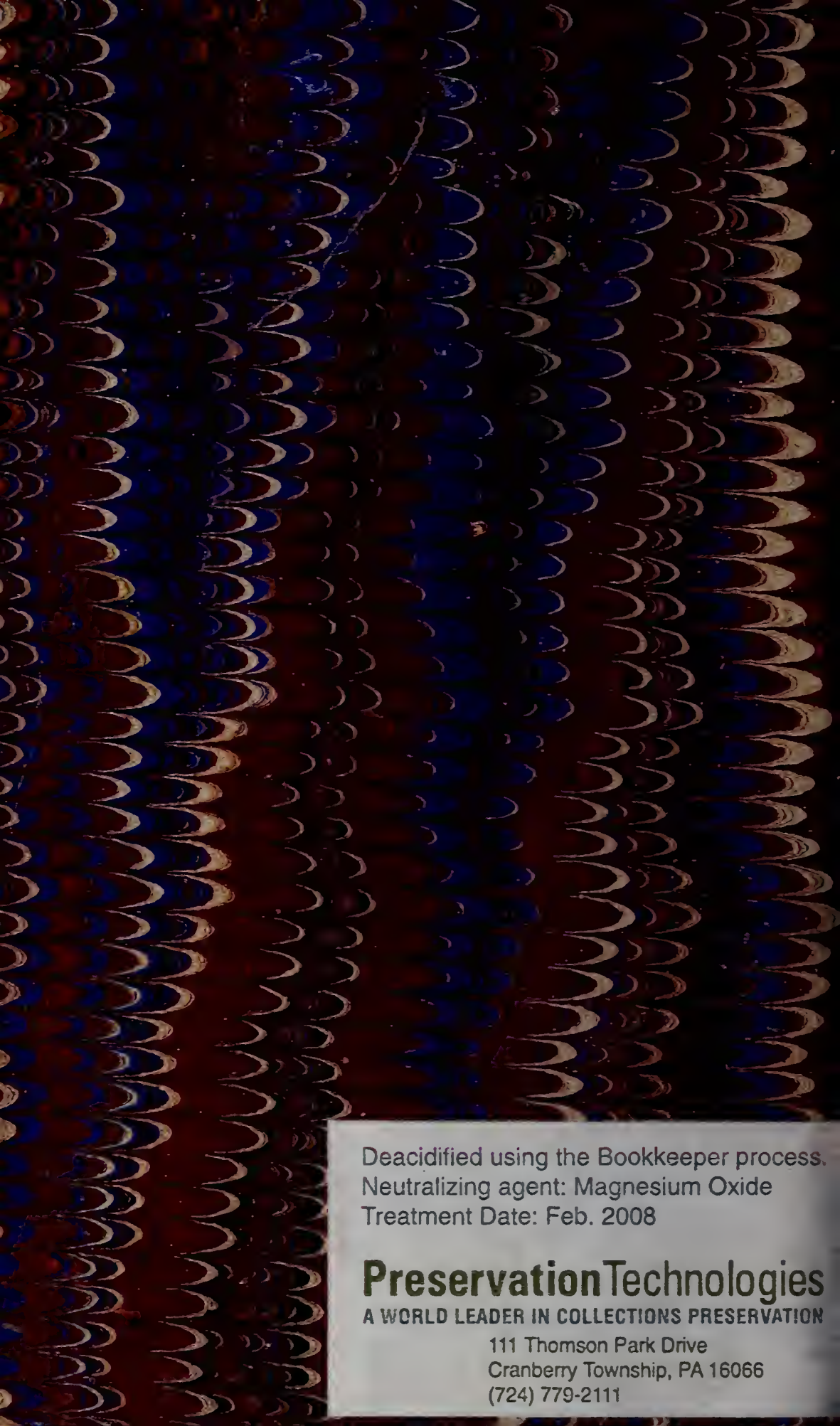
nent suspendue loin de son corps, la tête dont elles faisoient l'ornement.

Le meurtrier s'applaudit de la porter au château dans cette horrible posture; il dit à ses cruels valets de la placer sur un des creneaux.

Puis, tirant de son sein les funestes gages: « Hélène de Moray, « connois-tu ceci »? Elle reconnut le bracelet et devint pâle.

Et soudain, avant que sa première terreur fut dissipée, le comte la força de le suivre. Il lui montra la tête sanglante, elle la vit et tomba pour ne plus se relever.

FIN.



Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Feb. 2008

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 638 467 0